

L' Abeille.

5me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5me. Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 5 AVRIL. 1853.

No. 27.

ODE

Imitée du Pange, lingua.

Ma langue, chantons le mystère
Du corps et du sang précieux,
D'un Dieu Rédempteur, que la terre
Adore à l'exemple des cieux ;
Unis ta voix aux chœurs des anges,
Entonne un concert de douanges
Au Souverain Maître des Rois,
Qui, dans sa sagesse profonde,
Expia les forfaits du monde
Par le supplice de la Croix.

Dans le sein pur de l'innocence
Il naît pour le salut de tous,
Et, cachant sa divine essence,
Mortel, il veut vivre avec nous.
Sa parole, aux ailes de flamme,
Répand dans les cœurs qu'elle enflamme
La semence de ses discours,
Et, par le plus grand des miracles,
Ce Dieu, prédit par les oracles,
De sa vie achève le cours.

Le Christ, dans cette nuit suprême,
La veille, hélas ! de son trépas,
Avec ses Apôtres, lui-même
S'assied à son dernier repas ;
De la Pâque, signe mystique,
Il observe l'usage antique
Longtemps suivi par les humains ;
Et, dans cette pieuse enceinte,
A ses disciples, troupe sainte,
Il s'administre de ses mains.

Le Verbe, en ce jour mémorable,
Change, par un mot tout-puissant,
Le pain en son corps adorable
Et le vin en son propre sang.
Ce prodige insigne et sublime
Jadis opéré dans Solyme,
S'éternise sur nos autels.
Pour le croire, il est nécessaire
Que du chrétien la foi sincère
S'élève à ses regards mortels.

Qu'à genoux l'Univers encense,
Dans un profond recueillement,
Un Dieu qui voile sa puissance
Sous cet auguste Sacrement.
Le jour succède à la nuit sombre :
Le Rit nouveau dissipe l'ombre
Dont se couvrait l'antique loi.
Peuple, ce mystère indicible,
Aux sens de l'homme inaccessible,
Se découvre aux yeux de la Foi.

Au Dieu qui forma la nature,
Consacrions un vœu solennel,
Et que partout, la créature
S'incline au nom de l'Éternel.
A son fils, victime innocente,
Que notre voix reconnaissante
Offre l'hommage de nos vœux,
Et gloire à l'esprit de lumière,
Qui vient de sa grâce première
Nous prodigier les dons vainqueurs.

J. B. CLARAY-DE-CREY-VOLLAND.

L'INDUSTRIE. — SA FUNESTE INFLUENCE
DANS LES PAYS NON CATHOLIQUES. —
SORT DE LA CLASSE OUVRIÈRE CHEZ CES
MÊMES NATIONS QUE LA RELIGION CATHOLI-
QUE SEULE PEUT RETIRER DE L'ÉTAT DE
DÉGRADATION OU ELLES SONT DESCENDUES.

[Suite]

L'unique droit des gens, l'unique droit public que l'homme ait appris de la nature, se résume dans ces paroles de César : Le genre humain est une proie abandonnée à quelques tigres. — Le cannibalisme plus ou moins poli, l'anthropophagie plus ou moins savante est dans les instincts naturels de l'homme. Ce sont les paroles de l'homme le plus spirituel de nos jours. Il ajoute :

Le Christianisme seul a renversé cet horrible droit; et la révolution qu'il a opérée consiste en ceci :

La science et la puissance qu'il a trouvées confondues pour dévorer l'ignorance et la faiblesse, il les a distinguées entre elles sans les opposer, et les a obligées à se mettre de concert au service de l'ignorance et de la faiblesse.

Le catholicisme étant seul assez puissant pour réprimer les passions, toute nation qui lui substitue une autre religion accorde au fort le droit d'opprimer le faible et retombe nécessairement dans l'ordre naturel. Plus l'industrie de cette nation acquerra de développement, plus le petit nombre sera en pouvoir d'écraser la multitude et de faire de l'or avec le sang de l'ouvrier. Les machines industrielles profiteront au savant qui les invente, à l'habile artisan qui les exécute et au riche citoyen qui a du capital pour les employer.

Si l'on me dit qu'elles profiteront aussi au peuple qui paiera moins cher des produits d'une qualité meilleure, je répondrai que malheureusement ce ne peut pas être le cas. Car plus la production devient savante et artificielle, plus elle exige de science et d'habileté, et moins elle emploie ce qui fait la véritable richesse du peuple, les bras. Dans un tel état de choses le nombre des pauvres augmente nécessairement et que l'on réduise les prix tant que l'on voudra, ils seront toujours au-dessus de ceux qui n'ont rien.

L'ouvrier ne peut subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille sans avoir la liberté de mettre un prix convenable à son travail. Il ne pourra pas manger de pain ni en donner à ses enfants en bas âge et à son vieux père, quand il ne recevra pas un salaire équivalent à son travail. Et c'est ce qui arrive quand l'industrie fait des progrès: les prix diminuent insensiblement et finissent par se réduire à zéro. Il n'y a rien en cela de surprenant, car les nouvelles machines que l'on invente tous les jours, peuvent faire soixante la surveillance d'une femme ce qui exigeait auparavant des centaines d'hommes. Alors le nombre de ceux qui n'ont rien à faire est si grand qu'ils sont obligés de travailler pour rien, et de cet encombrement d'ouvriers résulte l'avidité du travail.

L'industrie n'est pas seule cause de l'avilissement du travail, l'ignorance des ouvriers y est aussi pour sa part. Mais la principale cause, c'est l'avarice des capitalistes, qui, dans leur intérêt, divisent le travail de telle manière qu'il faut trente six bras pour faire une épingle. Dites donc après cela à un malheureux qui, après plusieurs années d'un travail forcé, a appris à fabriquer la dix-huitième partie d'une épingle, dites-lui qu'il est maître de son talent et qu'il peut aller tenter fortune ailleurs !

Du trop grand nombre d'ouvriers et de leur peu d'adresse causée par la division du travail, que résultera-t-il ? — Il en résultera de grands maux pour la population ouvrière. Les travailleurs, à cause du bas prix qu'on leur donnera, seront obligés de réduire de moitié la nourriture nécessaire à leur existence, et de donner leur santé en échange de l'autre moitié. Leur pauvreté les empêchera de faire instruire leurs enfants, qui iront, en toute saison avant le lever de l'aurore, souvent sans avoir pris la moindre nourriture, s'enfermer dans l'atmosphère infecte d'un atelier. L'ignorance, la démoralisation, l'abrutissement seront alors les caractères de la classe ouvrière. Leur condition sera pire que celle des esclaves grecs ou romains occupés au travail des terres : car ceux-ci étaient nourris tant qu'ils avaient des forces ; ils ne travaillaient que